

RÉPONSE

A MONSIEUR

ERNEST RENAN

sur

LA VIE DE JÉSUS

par

UN LIBRE CROYANT

« Alors si quelqu'un vous dit : le Christ est ici,
ou il est là, ne le croyez point. »

(Ev. s. St MATTHIEU, ch. XXIV, v. 23)

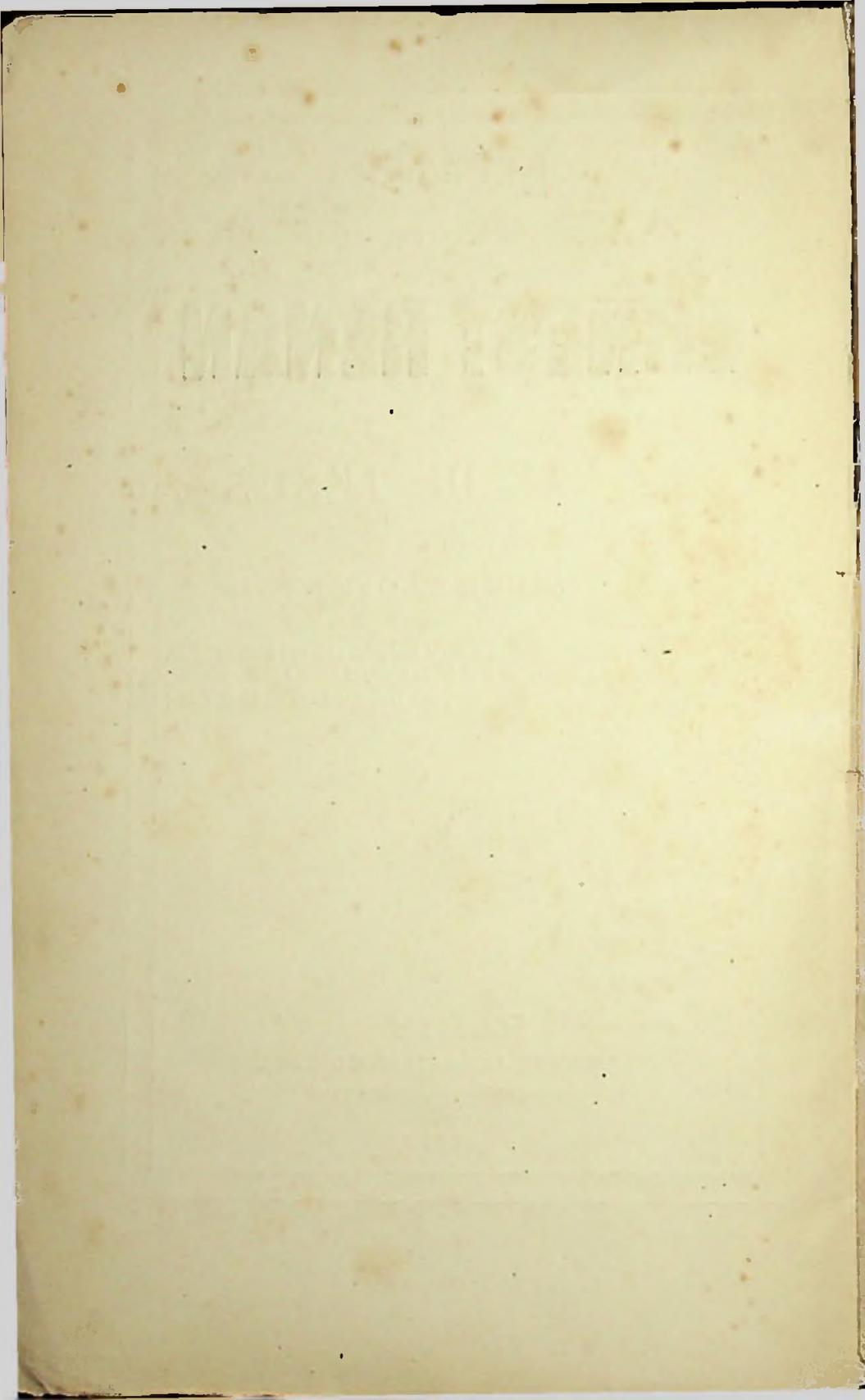


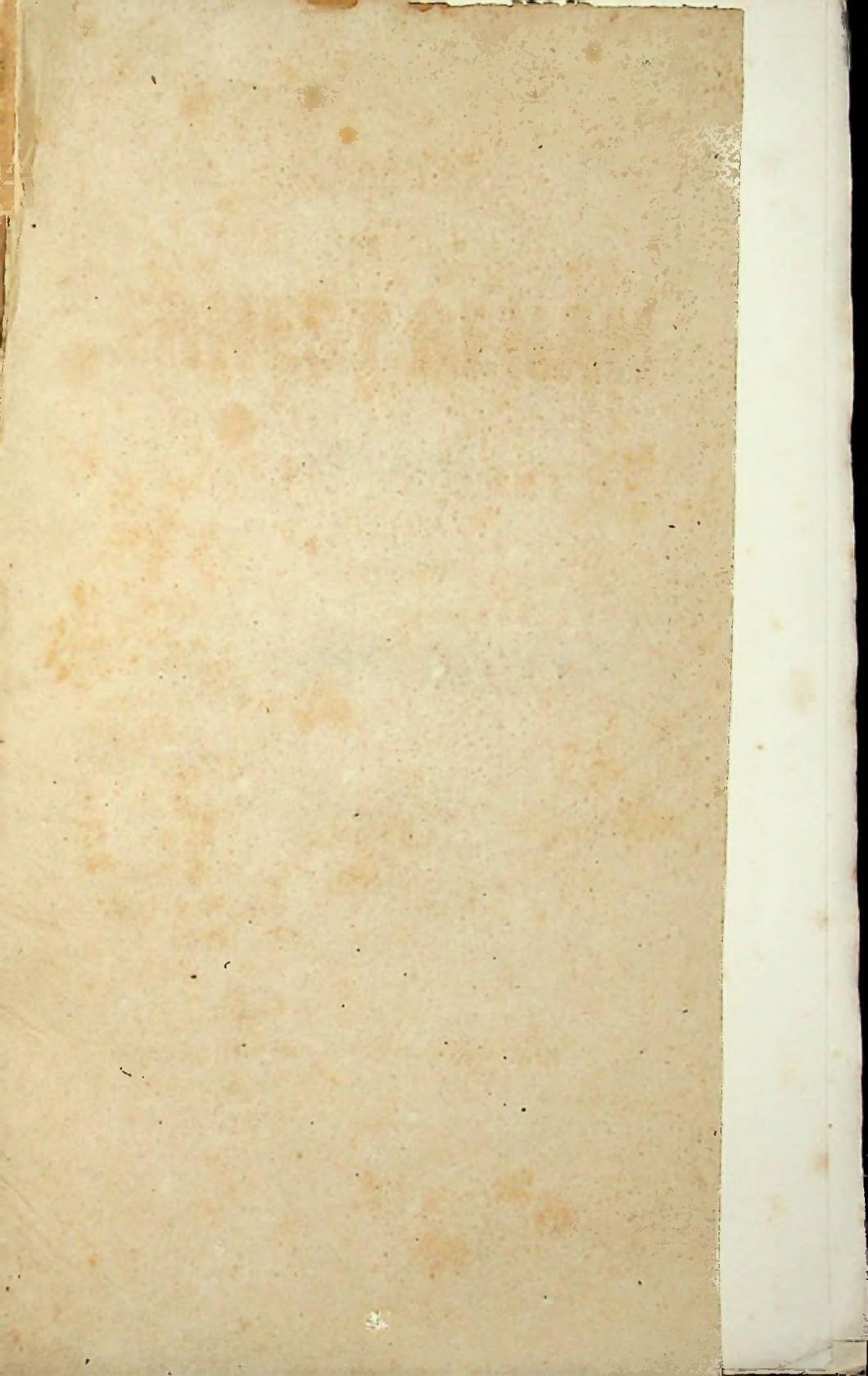
PARIS

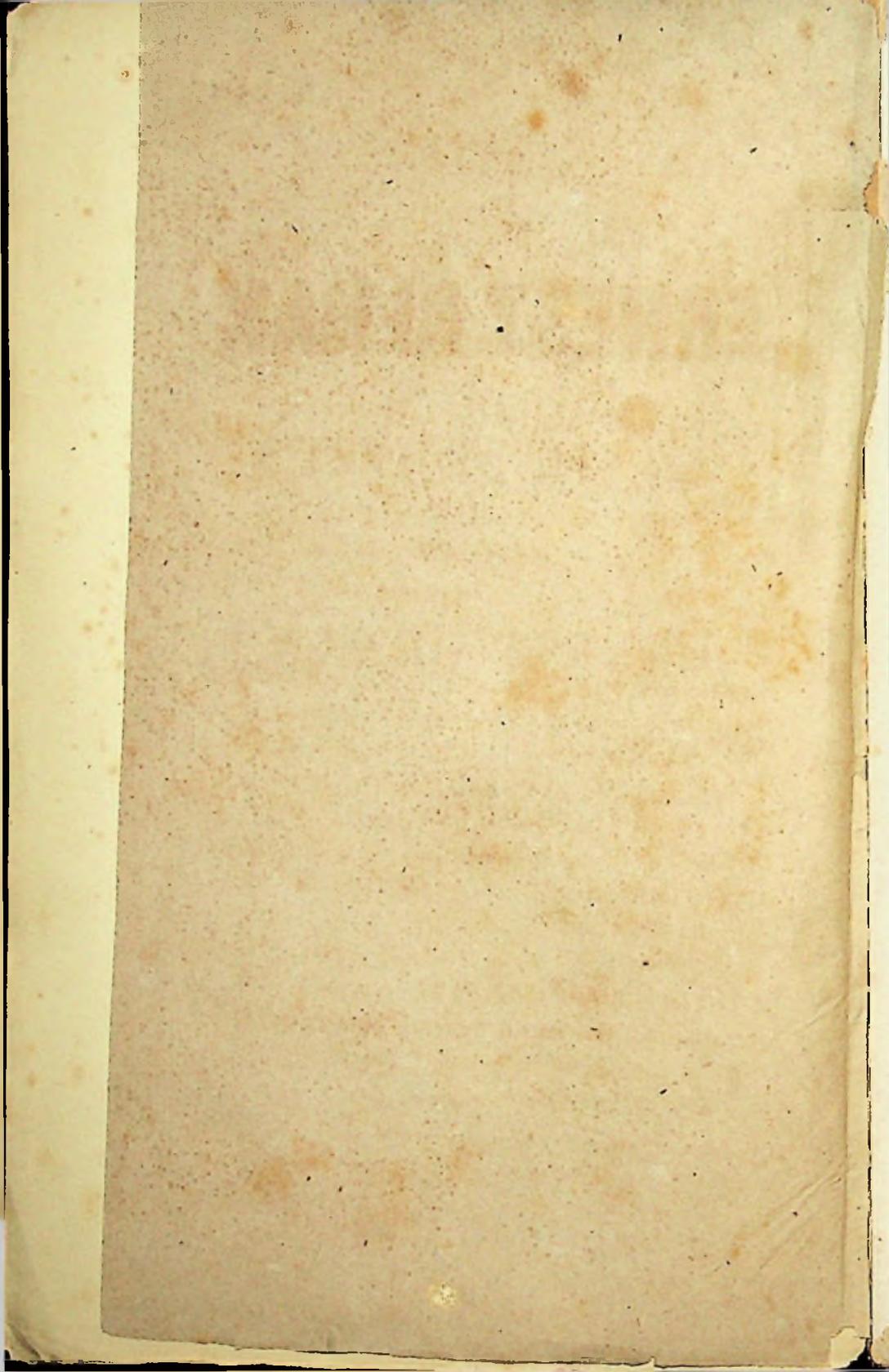
E DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 47 ET 49, GALERIE D'ORLÉANS

—
1863







RÉPONSE

A MONSIEUR

ERNEST RENAN

PARIS

IMPRIMERIE DE L. TINTERLIN ET C^o

Rue Neuve-des-Bons-Enfants, 3

RÉPONSE

A MONSIEUR

ERNEST RENAN

SUR

LA VIE DE JÉSUS

PAR

UN LIBRE CROYANT

« Alors si quelqu'un vous dit : le Christ est ici,
ou il est là, ne le croyez point. »

(Ev. s. St MATHIEU, ch. XXIV, v. 23.)



PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

—
1863

Tous droits réservés.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHILOSOPHY

DEPARTMENT OF PHILOSOPHY

RÉPONSE

A

M. ERNEST RENAN

SUR

LA VIE DE JÉSUS

oioio

Enfin ! voici un philosophe de l'école moderne qui se décide à trancher la question dans le vif. Le Christ est-il ou n'est-il pas Dieu ? Du moins est-ce tout ce qui doit résulter de son livre dans la balance de l'opinion. Au premier coup d'œil nous nous sommes aperçu que M. Renan ne s'était pas trop compromis, ayant mis autant dans un plateau que dans l'autre. La conscience de chacun, après s'être assimilé son livre, restera donc parfaitement libre d'apprécier si Jésus *fils de Dieu* s'est fait homme, ou si Jésus *fils de l'homme* s'est fait Dieu. Dans ces deux cas Jésus serait toujours un Dieu, dans sa conception la plus pure. M. Renan l'affirme en ces termes : « La plus haute conscience de Dieu qui ait existé au sein de l'humanité est Jésus, » *pag.* 75. Or, y a-t-il quelque chose

de plus grand en Dieu que *sa conscience*? « La gloire de Jésus restera entière, et toujours renouvelée, » continue M. Renan, *pag.* 93. C'est affirmer l'éternité de Jésus, il est donc Dieu.

Chacun ne peut donner que ce qu'il a. M. Renan a été généreux au delà de toute expression dans la dépense de son érudition; mais, en présence de cette question, n'y aurait-il pas eu tout simplement à faire *un acte de conscience*, sans compromettre la Divinité de Jésus? nous ferons donc le nôtre : Oui, évidemment Dieu s'est fait homme en s'identifiant à notre âme, qui est sa représentation vivante, selon les textes; oui, non moins évidemment, l'homme peut se faire Dieu par la vertu de son âme, en la faisant remonter à son origine. Si un seul l'a pu, selon les mêmes textes, cet homme est vraiment *Fils de Dieu*.

Ainsi de Dieu à l'homme et de l'homme à Dieu, il n'y a pour conjonction ou pour séparation que les lois de la nature. En les suivant strictement la route est libre, il y a nécessairement échange continuuel d'un extrême à l'autre. C'est, au contraire, par la transgression des lois naturelles que l'homme a établi une solution de continuité dans ses rapports avec Dieu. Il nous semble donc que *la Tradition* qui fait descendre Jésus de Dieu, et M. Renan qui le fait remonter à Dieu, seraient fort près de s'entendre, si, s'étant rencontrés à moitié route, ils ne s'opposaient

pas, avec un eniêtement réciproque, à la continuation de la marche de leur vis-à-vis. L'entêtement est pardonnable à la tradition qui ne peut pas revenir sur ses pas; mais il n'est pas pardonnable à M. Renan, qui peut fort bien faire cette concession. Chacun contre chacun, c'est-à-dire, M. Renan contre la tradition, se barrent donc tous les deux la route; et si l'humanité s'accrochait à leur double opinion, elle resterait évidemment stationnaire. C'est contre l'absurdité de cette conclusion que nous nous révoltons. L'humanité marche, et elle marchera dans un sens ou dans un autre; ou elle écrasera l'antique tradition en suivant M. Renan, ou elle écrasera M. Renan en suivant la tradition.

Or, comme nous ne nous sentons nullement disposé, en faveur de l'opinion d'un simple professeur du dix-neuvième siècle, à marcher sur tous les autres siècles, nous suivrons le torrent du temps, et nous écraserons M. Renan en le faisant rouler sur lui-même.

Que M. Renan se souvienne de ceci, puisqu'il nous l'a rappelé dans son livre. « Je ne suis point venu apporter la paix; mais le glaive, » a dit le Christ; donc croisons nos glaives, et puissent les étincelles qui en jailliront éclairer la question!

Maintenant voici ce que M. Renan tire de son cru :

« Jamais homme en possession d'une idée claire ne
« s'est avisé de la revêtir de symbole ; c'est le plus
« souvent à la suite de longues réflexions et par l'im-
« possibilité où est l'esprit humain de se résigner à
« l'absurde, qu'on cherche des idées sous les vieilles
« images mystiques dont le sens est perdu. »

Ceci nous constitue l'antagoniste personnel de M. Renan, attendu que nous nous sommes posé en axiome que l'idée a toujours procédé, au contraire, par le symbolisme, comme un architecte procède par un plan. L'être qui est absolu, ne peut que *se être*, c'est-à-dire *se réfléchir*, ou commencer par *donner son image*; de là le symbole. Si M. Renan en a perdu le sens à l'école des Grecs et de Lucrèce, ce n'est pas de notre faute. Qu'il s'imagine bien ensuite que ce n'est point dans l'intention de *ne pas* nous résigner à *l'absurde*, que nous nous servons du symbolisme pour affirmer nos propres idées; mais afin d'en signaler la vérité aux yeux du corps comme à ceux de l'esprit. Nous sommes, au contraire, parfaitement *résigné à l'absurde*, puisque nous nous sommes résigné à pénétrer dans tout son fatras historique, à nous embourber dans ses compilations et à recevoir l'averse de ses textes.

Du reste, la doctrine de M. Renan est résumée tout entière dans les quarante et quarante et unième pages de son livre. Nous allons donc, afin de le combattre avec ses propres armes, disséquer ces quelques

lignes pièce à pièce, et lui en rendre les morceaux, en lui engageant notre vie et notre mort, qu'il ne parviendra jamais à les réunir. Pour ceci, nous avons un procédé fort simple : après en avoir fait l'analyse, en *avaler* le résultat.

M. Renan tenant pour inutile l'arme du symbolisme, nous ne pouvons agir plus délicatement avec lui qu'en n'en employant pas d'autre pour le combattre. Commençons donc par attaquer symboliquement le corps de sa doctrine, comme on attaque une anguille, en lui retournant la peau de la tête à la queue, pour la découper en morceaux de la queue à la tête, en faire un mélange assaisonné avec esprit, et le servir ensuite à nos lecteurs. M. Renan avouera que nous ne pouvions pas mieux exprimer notre idée que par ce symbole. S'il se ressemble comme deux gouttes d'eau avec une matelote d'anguille, ce n'est pas de notre faute.

Reprenons donc la queue de l'anguille que nous venons d'écorcher, c'est-à-dire la dernière phrase des fameuses pages quarante et quarante et une, où, en critiquant la doctrine de Jésus, l'auteur n'a pas eu d'autre intention que de poser la sienne.

« Belles erreurs qui furent le principe de la force de
« Jésus; car si elles devaient le mettre un jour en
« défaut aux yeux du physicien et du chimiste, elles
« lui donnaient sur son temps une force dont au-

« cun individu n'a disposé avant lui ni depuis. »

Débitons ce premier morceau, et jetons-le dans la casserole.

Des erreurs, belles ou laides, principe de force ? M. Renan se trompe. A la rigueur, s'il eût employé le mot *résistance* au lieu de *force*, on eût pu passer par dessus ; mais les erreurs ne peuvent être ni une force, ni une résistance, elles ne sont qu'une *négation*. M. Renan pourrait nous répondre que l'on peut créer d'une négation, puisqu'il a créé son système. Reste à savoir si son système n'est pas toujours une négation. Jésus mis en défaut par les physiciens et les chimistes ? Voici qui nous paraît encore plus fort. Ces messieurs ne sont-ils pas incessamment occupés à se mettre en défaut l'un par l'autre ? Le progrès scientifique n'est qu'une série d'éreintements par un système, pour en produire un autre. Quand les savants se seront bien éreintés, ils en reviendront à la simplicité du système de Jésus. Provisoirement ce sont eux qui sont en défaut.

M. Renan constate que malgré ses *belles* erreurs, le triomphe de la doctrine de Jésus ne fut pas moins complet, et augure qu'il n'y en aura jamais de pareil dans le monde. Si l'erreur a pu faire un Dieu, nous demanderons à M. Renan ce qu'eût pu faire la vérité ?

Coupons le second morceau, c'est-à-dire la phrase

au-dessus, en remontant vers la tête de l'anguille.

« Chez le vulgaire, la foi à l'action particulière de
« Dieu entretient une crédulité niaise et des duperies
« de charlatans. Chez lui (Jésus) elle tenait à une no-
« tion profonde des rapports familiers de l'homme
« avec Dieu, et à une croyance exagérée dans le pou-
« voir de l'homme. »

Qu'est-ce que vous importe, à vous philosophe, qui n'êtes ni niais, ni charlatan, la croyance du vulgaire? Avez-vous la prétention d'établir l'égalité intellectuelle dans les êtres qui ne se distinguent précisément entre eux que par des inégalités toutes naturelles? Cela ne serait pas possible, à moins que vous voulussiez vous-même vous comparer à un idiot. Puisque vous êtes intelligent, jugez donc Jésus avec votre intelligence; prenez garde cependant, comme l'intelligence de Jésus était, de votre propre aveu, plus grande que la vôtre, de *juger votre Juge*. En tous cas, ne lui assignez pas une limite où vous ne pouvez pas atteindre vous-même. Ce serait absurde; et surtout ne dites pas que la croyance de Jésus dans le pouvoir de l'homme était *exagérée*, puisque, le certifiant homme, vous affirmez vous-même qu'il s'est créé une divinité. D'après la doctrine de Jésus, l'homme est illimitable selon sa foi; mais il se limite lui-même, selon sa volonté. Comment prétendez-

vous, M. Renan, vous instituer apôtre de la liberté, de l'esprit, en critiquant une pareille doctrine et en appelant *exagéré* ce qui s'élève au-dessus de vous ? Répondez, ou plutôt non ; votre réponse ne pourrait pas vous faire honneur. Mettons donc ce second morceau dans la casserole et continuons de découper l'anguille.

« Cet état intellectuel fut toujours celui de Jésus ; mais dans cette grande âme, une telle croyance produisait des effets tout opposés à ceux où en arrive le vulgaire. »

Si M. Renan tient absolument à se classer parmi le vulgaire, nous ne nous y opposons pas ; mais nous prendrons acte qu'il avoue qu'on arrive à des résultats tout à fait opposés à ceux du vulgaire, *en ne se mêlant pas avec lui*. Nous suivrons donc le conseil de M. Renan, tout en regrettant vivement qu'il n'ait pas commencé par s'en faire l'application.

Passons au tronçon suivant :

« La notion du surnaturel, avec ses impossibilités, n'apparaît que le jour où naît la science expérimentale de la nature. L'homme étranger à toute idée de physique, qui croit qu'en priant il change la marche des nuages, arrête la maladie et la mort même, ne trouve dans le miracle rien d'extra-

« ordinaire, puisque pour lui le cours des choses est
« le résultat de la volonté *libre* de la Divinité. »

Découpons ce morceau avec attention ; il en vaut la peine. C'est ici que réside le cœur même de la doctrine de M. Renan ; et nous sentons, rien qu'en y touchant, frétiller l'anguille jusqu'en dehors de son symbole.

Ainsi, vous prêchez la liberté pour tout le monde, et vous ne la donnez pas à Dieu ? Prenez garde, M. Renan, qu'il vous demande compte un jour de cette répartition philosophique qui n'est pas en sa faveur. Avant d'accuser de niaiserie ou d'imbécillité l'homme qui prie pour écarter un nuage, une maladie ou même la mort, savez-vous qui amène tout cela ? D'où viennent le vent et les orages ? M. Mathieu de la Drôme, en voulant s'en mêler, n'a réussi qu'à se faire enlever lui-même dans une trombe de ridicule ; et cette trombe est partie de l'Observatoire, accusant modestement l'ignorance de ses locataires à cet endroit. Vous connaissez peut-être des médecins qui ont arrêté une maladie, hélas ! le plus souvent sans savoir comment ; mais en connaissez-vous beaucoup qui aient arrêté la mort ? Donc, M. Renan, celui qui prie a au moins autant de chance que celui qui se livre aux ressources de cette science que vous vantez tant. Nous ne croyons pas plus que vous aux miracles, si vous les entendez par quelque chose de

surnaturel, car il n'y a rien au-dessus de la nature, dans laquelle Dieu s'est renfermé lui-même, la faisant *éternelle et infinie* afin de s'y trouver à son aise ; mais connaissez-vous tous les secrets de la nature ? Alors, M. Renan, proclamez-vous Dieu, et nous irons vous adorer. Provisoirement, permettez-nous de douter encore que vous soyez Dieu, d'autant que vous ne cherchez ostensiblement qu'à rabaisser le pouvoir divin.

Enlevons cet entre-filet, au-dessus du cocur de l'anguille.

« Le merveilleux n'est pas pour lui (Jésus) l'exceptionnel, il est l'état normal. »

Il y a déjà longtemps que M. Flourens, un savant et éminent académicien, a demandé qui lui donnerait la règle des exceptions ? Courageuse aspiration, dans un académicien ! M. Flourens ayant remarqué que l'erreur et le mal s'étaient assez multipliés sur la terre pour s'y établir à l'état de règle, dans un de ses jours de miséricorde envers les serpents et les chiens, sur lesquels il expérimente, a imploré *l'exception* comme ne pouvant être que la vérité et le bien, afin de reconstituer ainsi *l'état normal* sur la terre. M. Flourens était donc de la doctrine de Jésus ; mais il ne s'en doutait guère. Puissiez-vous, M. Renan, aller le rejoindre un jour à l'Académie pour le lui apprendre,

avec cette autorité de professeur qui vous va si bien.

Voici l'anguille à moitié. Nous commençons à croire que malgré ses frétilllements nous la découperons jusqu'au bout. Encore un morceau, et vive la matelote d'anguille ! dont M. Renan nous fournit la substance.

« Jésus ne différait en rien sur ce point de ses compatriotes. Il croyait au Diable, qu'il envisageait comme une sorte de génie du mal, et il s'imaginait avec tout le monde, que les maladies nerveuses étaient l'effet des Démons qui s'emparaient du patient et qui l'agitaient. »

M. Renan ne nous a-t-il pas dit autre part que Jésus était l'antithèse non-seulement de ses compatriotes, mais encore de son siècle, et qu'il dominait celui-ci par un esprit divinement supérieur ? Ceci ne s'arrange guère avec la nouvelle prétention de M. Renan de juger de la pensée de Jésus par les croyances de son époque ; puisque Jésus était arrivé à les dominer, il est évident qu'*il ne les subissait pas*. La légende de Jésus transporté par Satan sur la montagne, et sur laquelle M. Renan passe s'en s'arrêter, parce qu'il n'entend rien aux symboles, est au moins *une similitude* de la pensée de Jésus lui-même,

pour exprimer qu'il ne se laissait pas séduire par les apparences de ce monde. Cependant il fallait qu'il fût de son temps pour parler à son temps, et comme ceux qui étaient affectés de ces effroyables *névroses*, puisque M. Renan se trouve assez savant pour les nommer ainsi, ne les considéraient eux-mêmes que comme des *possessions*, Jésus s'épargnait donc, fort sagement, des théories qui n'eussent pas eu cours parmi le vulgaire, en commandant tout simplement aux démons de *se retirer*. Gardant par devers lui la conscience de la force divine qui lui donnait puissance sur la maladie, si ce n'est sur la mort.

Voici notre matelote en bon train, et nous allons bientôt la mettre au feu. Pourtant, coupons encore, coupons jusqu'à la tête de l'anguille, et nous verrons ensuite.

« Quoique vivant à une époque où le principe de
« la science positive était déjà proclamé, il vécut en
« plein surnaturel. Jamais peut-être les Juifs n'avaient
« été plus possédés de la soif du merveilleux. Philon,
« qui vivait dans un grand centre intellectuel et qui
« avait reçu une éducation très-complète, ne possède
« qu'une science chimérique et de mauvais aloi. »

Nous ne connaissons pas Philon ; mais la critique de M. Renan nous est une suffisante recommandation

pour prendre connaissance de ses œuvres. Nous pouvons dire à l'avance que nous les connaissons, attendu que rien ne nous échappe, qui a fort bien pu échapper à M. Renan qui est un aigle ; mais nous ne sommes qu'un oiseau de nuit. Il doit y avoir dans Philon une sorte d'alchimie philosophique, à laquelle nous sommes associé et que nous comprenons par la franc-maçonnerie du cœur. Nous sommes donc à peu près certain de rencontrer un prodige de science, où M. Renan n'a vu qu'une absurdité.

Si les Juifs étaient possédés à l'époque de Jésus d'une si grande soif du merveilleux, ceci ne prouverait qu'une fois de plus l'excellence du génie de Jésus, qui, connaissant la soif de son époque, n'avait trouvé rien de mieux que de la satisfaire selon sa soif. Car nous pensons que la soif du merveilleux est tout aussi naturelle à l'homme que la soif du naturel ; c'est peut-être le seul point positif de démarcation entre lui et les bêtes ; et même en satisfaisant à la soif du naturel, l'homme ne fait que réveiller l'autre soif, et *c'est l'heure!*

Quant à la proclamation du principe de la science positive, nous ignorions qu'il remontât à une époque si éloignée. En tous cas M. Renan doit avouer que la science a depuis ce temps terriblement dévié de son principe, et que Jésus avait parfaitement raison de vivre *au surnaturel*, dans une nature ainsi rétrécie par la science des Grecs et de Lucrèce.

Poursuivons. Nous tenons le cou de l'anguille.

« La négation du miracle ; cette idée que tout se
« produit par des lois où l'intervention personnelle
« d'êtres supérieurs n'a aucune part, était de droit
« commun dans les grandes écoles ; peut-être même
« Babylone et la Perse n'y étaient pas étrangères.
« Jésus ne sut rien de ce progrès. »

Pour vous entendre avec vous-même, M. Renan, vous qui signalez la doctrine de Jésus comme la plus pure et la plus vivace de toutes, comment pouvez-vous reprocher à un tel maître de ne pas avoir connu le progrès de son temps ? Mais c'était Jésus lui-même qui était *le Progrès*, et en ce sens il devait s'apprécier mieux que tout autre. Que vouliez-vous qu'il fit de la science de Babylone et de la Perse ? Il la connaissait d'ailleurs, sans doute mieux que vous, attendu qu'il avait pu l'apprendre des magiciens de l'Égypte, qui étaient à cette époque plus savants que ceux de Babylone et de Perse. Vous avez négligé, il est vrai, de rappeler cette tradition de la fuite de la sainte famille en Égypte, sans doute parce qu'elle ne vous a pas paru appuyée d'un texte suffisamment historique. Alors pourquoi ne l'avez-vous pas combattue ? C'est dans la crainte de soulever contre vous l'objection que nous vous faisons aujourd'hui, que Jésus n'était pas aussi étranger aux mystères de la

science antique, que vous voulez bien l'affirmer. Or pour nous la tradition passe l'histoire, *les écrits s'en-voient et les paroles restent*; en preuve nous en apportons la doctrine même de Jésus qu'il se serait bien gardé d'écrire, tant il se méfiait de l'histoire. Que lui importait d'ailleurs l'histoire, aussi bien que la science? N'était-ce pas lui qui allait les faire? Vous n'avez pas assez réfléchi, Monsieur Renan, à ce que vous avez affirmé vous-même : « Une révolution radicale embrassant jusqu'à la nature elle-même fut dans la pensée de Jésus, » avez-vous écrit. Comment comprendriez-vous à présent que Jésus eût pu avoir la pensée de révolutionner ce qu'il ne connaissait pas? Pour un professeur de philosophie vous manquez un peu trop de logique. Encore s'il ne vous manquait que cela; mais il vous manque *un sens* : celui de la foi, *le témoignage de l'espérance*, comme a dit saint Paul, cette foi que l'on trouve en son cœur et non dans les histoires, cette foi qui ne s'enseigne ni ne s'apprend. Or, vous avez trop appris, Monsieur Renan, et trop enseigné pour qu'il vous en soit resté un soupçon dans l'esprit, si tant est que le Seigneur vous en ait jamais gratifié. C'est *un sens perdu* pour vous, et véritablement, en continuant cette discussion, nous nous faisons l'effet d'un borgne s'entêtant à raisonner avec un aveugle des choses que celui-ci ne voit pas. Croyez donc bien que nous n'écrivons pas pour vous, mais pour ceux qui ne s'é-

tant pas brûlé les deux yeux à la clarté de l'histoire, en ont encore conservé un, *l'œil de l'esprit*, pour lire dans nos ténèbres. Aujourd'hui que la science n'est plus enfermée dans un tabernacle qui ne s'ouvrait qu'à l'intelligence, qu'on en tient boutique et qu'on en fait étalage, vous avez bel à dire qu'on ne croit plus à l'action d'êtres supérieurs ; mais allez en Amérique, ou pénétrez seulement dans un de ces cercles que hantent *les esprits frappeurs*, on vous démentira preuve en main. Eh bien ! c'est votre doctrine qui a créé ces manifestations *trompeuses*, car l'antiquité savante ne croyait pas aux esprits, tout en y laissant croire les pauvres d'esprit. La science antique reconnaissait une force *insondable*, celle de Dieu, et comme elle se gardait bien de la définir, elle agréait tout simplement la foi du vulgaire, afin de ne pas le priver de cette force et de cette consolation, en lui en arrachant le symbole. Les dieux du paganisme n'étaient que des symboles et dans cet état ils valaient mieux que les explications de la science moderne qui ne satisfont pas un être sur mille. En niant insolemment la force que l'homme puise en Dieu, force que vous admettez dans Jésus que vous traitez en homme, c'est vous qui avez obligé ceux qui se trouvaient *doués* de cette force divine, à se réfugier dans l'idée absurde, mais vivace, de l'intervention des esprits ; dans la croyance au diable, qui leur restait seule pour expliquer les

mystères que vous refusiez à Dieu, ne pouvant pas les expliquer vous-même. C'est vous enfin qui les avez forcés au *charlatanisme*, comme étant leur seul moyen de se produire en vous faisant concurrence.

Quant à la négation du miracle, Jésus la possédait plus que vous, vous l'avez reconnu vous-même, M. Renan, « il agissait tout naturellement, comme si tout lui était soumis. » Et, ce que vous n'avez pas ajouté, *tout se soumettait*. Merveilleuse puissance de la foi ! Mais croyez-vous que Jésus s'attribuait cette puissance ? Alors lisez l'Évangile aux passages que vous oubliez volontairement : « Lève-toi, pauvre femme, c'est ta foi qui t'a guérie, » dit Jésus à une pauvre malade qui s'était agenouillée pour toucher le bas de sa tunique. Sublime hommage ! de la Vertu même, à la vertu que *chacun porte en soi* ! Jésus tout seul se sentait faible ; mais il mettait sa force dans son Père, et son Père était Dieu, le Père de tous et le principe de toute force. Le miracle n'est qu'une exception qui dérive d'une règle qui échappe au vulgaire, mais que les véritables savants devinent et qu'ils cachent, afin d'imiter la nature qui en fait autant. Pour notre part, nous avons vu produire et produit nous-même sur l'organisme humain, animal et végétal, mille faits que M. Renan appellerait des miracles, et qui ne sont que l'*a b c* de la science que nous n'avons apprise de personne, et que nous ne devons, par conséquent,

enseigner à personne ; Dieu lui-même choisissant ses adeptes !

Quant à la croyance aux esprits, notre opinion sur eux est celle de Jésus, et nous les méprisons assez pour les envoyer, comme lui, dans le corps de cent pourceaux, se noyer à la rivière. Si vous n'avez pas compris, vous philosophe de l'école de Lucrèce, le sarcasme divin renfermé dans cette Légende, et qui en fait une vérité symbolique, c'est que... M. Renan, vous ne connaissez pas les symboles ; mais vous avez trop le désir d'apprendre pour qu'il se passe un an sans que vous vous mettiez à les étudier.

Une révolution, vous en avez le sentiment, s'accomplit en ce moment dans les idées du monde ; et vous êtes assez savant pour savoir qu'il n'y a pas d'union ou d'équilibre possible sans la *juxta-position* de deux forces opposées, l'*identité des extrêmes* ; cette union, c'est *le bien* que nous voulons tous deux ; mais il ne peut se produire que par la réunion de deux extrêmes. Nous vous flattons d'être l'un, flattez-nous d'être l'autre ; un jour, M. Renan, nous nous embrasserons. Dieu veuille que ce ne soit pas long !

En attendant, considérons-nous comme les représentants de deux forces irréconciliables dans le domaine des faits ; mais qui rivent nos esprits l'un à l'autre sans que nous puissions nous débarrasser de cette implacable solidarité.

Tranchons d'un coup de couteau le dernier tron-

çon de votre anguille, afin de vous en restituer la tête, qui ne pourrait déceimment figurer dans notre matelote. Voici donc *l'entête* du verso, p. 40 :

« Encore moins Jésus connut-il l'idée nouvelle
« créée par la science grecque, base de toute philo-
« sophie, que la science moderne a hautement con-
« firmée. L'exclusion des Dieux capricieux auxquels
« la naïve croyance des vieux âges attribuait le gou-
« vernement de l'Univers. »

La naïve croyance, nous le répétons, Monsieur Renan, était le partage des cœurs naïfs ; mais non pas celui des savants antiques qui étaient beaucoup moins naïfs que les savants modernes, lesquels se laissent prendre à l'appât d'un chiffre pendu au bout d'une ligne géométrique poussée plus ou moins directement dans l'espace. Nous espérons vous prouver bientôt que les astronomes entre autres n'ont été que les goujons dans cette fantastique pêche à *la ligne*, et que l'astronomie des premiers temps, consacrée par Moïse, est la seule vraie. Donc, attendez notre communication avant de vous prononcer.

Tout n'est pas dit, croyez-le bien, sans cela le monde serait à sa fin ; quand il aura *tout dit*, il n'en pourra plus davantage. Les savants d'autrefois étaient peut-être moins éclairés que ceux d'aujourd'hui sur les détails ; mais ils n'en jugeaient que mieux de

l'ensemble. C'est ce qui fait que, laissant au vulgaire les Dieux capricieux, ils reconnaissent au moins *le Caprice* dans la nature, et l'opposaient à la rigidité de ses lois générales. Si strictes, en effet, que soient les manifestations des saisons, à combien de caprices ne sont-elles pas soumises ? caprices sérieux, l'emportant souvent sur la règle, tels que chaleurs en hiver et froids en été, vents, pluies, grêles, tempêtes, ouragans, que les savants se garderaient bien de prévoir. Caprices étranges, nuisant aux uns, servant aux autres ; frappant ceux-ci et point ceux-là. Croyez-vous, par exemple, que le paysan qui voit son blé grêlé, à côté du champ de son voisin qui ne l'est pas, n'a pas un certain titre à se plaindre des caprices de la Providence ? Les savants ne pouvant lui en donner qu'une explication fort restreinte, alors il invente un Génie, un Dieu ou un Démon, le nom ne change rien à la chose, ce qu'il nomme ainsi, c'est le dieu du caprice, *l'inconnu* ; et qu'y a-t-il de plus inconnu que Dieu ? Laissez donc à chacun créer des noms à sa guise pour expliquer ce qu'il sent ; mais n'y mêlez pas votre science. Et comme elle ne remplacera jamais Dieu, ne vous moquez pas de ceux qui le prient sous quelque nom que ce soit.

Le reproche que vous adressez à Jésus de ne point avoir connu la science grecque, ni l'épopée matérialiste de Lucrèce, nous prouve que vous vous êtes longtemps vous-même nourri de ce triste fourrage au

râtelier des écoles. Si vous y étiez venu de votre propre mouvement nous n'aurions qu'à nous incliner devant la notoriété du proverbe : « Tous les goûts sont dans la nature. » Mais souvenez-vous, à la décharge de votre conscience, que vous n'avez été que la victime de votre première éducation ; vos maîtres vous maintenant à la longe devant ce triste râtelier bourré d'une paille indigeste séchée dans les greniers de leur science. Enfin vous avez fini par vous y habituer, « l'habitude est une seconde nature ; » et c'est au nom de cette *seconde nature*, qui vous vient de vos maîtres, que vous étouffez en vous-même *la première* que vous teniez de Dieu ? De sorte que le moindre picotin de bonne avoine qu'on vous oblige aujourd'hui d'avalier, vous met en ébullition. Vous casseriez même votre longe si elle ne vous avait pas fait une plaie assez sensible pour vous empêcher de tirer dessus.

Voici votre position, Monsieur Renan, nous y sommes d'autant plus sensible que nous avons passé par là ; mais nous avons, depuis trente ans, cassé notre longe, au mépris de la douleur qu'elle nous causait, et nous voici pâturent à l'aventure dans les plaines sans limites de l'Imagination. Faites un effort, Monsieur Renan, vous avez déjà un peu tiré sur votre longe, cassez-la tout à fait, et venez nous rejoindre. Ne laissez pas à l'état de *mirage* tous les beaux rêves que vous faites sur *la liberté de l'esprit*, et pour

commencer prenez-la au moins dans votre capacité, si vous n'avez pas celle de Jésus.

Maintenant que vous connaissez, grâce à nous, la tête de l'anguille, c'est-à-dire la tête ou *la raison* de votre doctrine, si vous tenez à la garder, noyez-la dans votre esprit afin qu'elle s'y conserve, et venez, sans cérémonie, partager avec nous la matelote du reste, qui doit vous paraître suffisamment épicée.

Peut-être allez-vous nous demander pourquoi nous avons choisi ce grotesque symbole d'une anguille en matelote pour discuter une question *si sérieuse*. D'abord nous ne la trouvons que risible, parce qu'elle ne devrait pas même faire question. Le rire est peut-être un défaut chez nous ; mais nous l'avouons ; nous voici donc à moitié pardonné. Nous le serons tout à fait quand vous aurez appris que nous n'avons point choisi ce symbole, et qu'il s'est imposé de lui-même comme une nécessité de la situation.

Le serpent ayant de tout temps symbolisé la science et la symbolisant encore à la porte des pharmaciens, par ce fameux emblème du serpent *qui reste suspendu devant un fruit qu'il ne peut pas atteindre* ; en le considérant attentivement, nous nous sommes aperçu que ce grand serpent de la science antique n'était plus qu'une anguille. Ce n'est donc que *la décadence* de la science que nous avons voulu figurer. Le reste allait de soi, le chaos n'était plus qu'une matelote que nous avons divinement assaisonnée

des condiments qui se trouvaient sous notre main ; car Jésus, qui a comparé le royaume des cieux à *un grain de moutarde*, présidait à notre sauce.

Que ceci vous apprenne, M. Renan, à ne plus mépriser les symboles, sans quoi nous serions tenté de vous enfermer dans un autre dont vous ne sortiriez plus, en en sortant toujours. Nous voulons parler du fameux tonneau des Danaïdes, emblème de la *capacité sans fond*, où tout s'engouffre, passe et repasse, sans rien laisser. C'est le symbole explicatif de la fausse science des savants, dans laquelle plus on apprend, plus il reste à savoir. Ainsi la science n'a-t-elle fait qu'un pas immense à *reculons* depuis l'invention de ce symbole, puisque la science ignore qu'elle en est elle-même l'explication, comme elle en a été l'origine.

Fiez-vous donc dorénavant aux symboles, et recevez ces conseils de *deux aveugles* de la plus haute antiquité. Ils sont bons. La Justice, qui porte un bandeau sur les yeux, vous prévient qu'en se servant de sa balance, elle y oublie quelquefois son épée ; et la Fortune, qui porte aussi bandeau, vous prévient que glissant ordinairement sur une roue sans essieu, elle n'en est pas maîtresse elle-même et écrase fort souvent ceux qu'elle enrichit.

Maintenant, M. Renan, nous allons vous faire une prédiction : *Vous ferez le dictionnaire des symboles!* Personne n'a plus d'érudition que vous pour entreprendre fructueusement ce beau travail, qui sera le fondement de la seule langue universelle possible et utilisable entre les intelligents de tous les pays. Ainsi sera fait ; à moins que vous ne mouriez à la tâche ; mais l'Académie est là.

Nous nous sommes trop avancé ; l'Académie n'a pas encore terminé le dictionnaire de la langue française, et nous lui prédisons qu'elle ne le terminera pas avant sa mort, bien qu'elle se compose de quarante immortels.

CONCLUSION

Symbolisez-vous ceci dans l'esprit, M. Renan, et vous tous, savants de son *escorte* ou de son *avant-garde*; combattant sous le drapeau de la vie, vous n'avez sauvé que la mort. C'est ici toute la *réserve* et le corps dont nous faisons partie. Nous n'avons donc plus aujourd'hui qu'à relever le drapeau de la mort afin de sauver la vie. Vous vous êtes fait *la part de l'homme*; nous nous faisons celle de Dieu !

Ceux de nos lecteurs qui ne comprendront pas ceci, peuvent se résigner, en cette vie, à l'ignorance ou à la science, à la misère ou à la fortune, à l'obscurité ou à la gloire; mais ils ne connaîtront jamais la vérité. Et souvenez-vous, M. Renan, qu'il n'y a *pire espèce de dupe* que celui qui croit posséder la vérité. Car la vérité est comme l'idée; ce n'est pas nous qui la possédons, c'est elle, au contraire, qui nous possède; et quand *l'idée* nous tient, elle ne nous lâche plus,

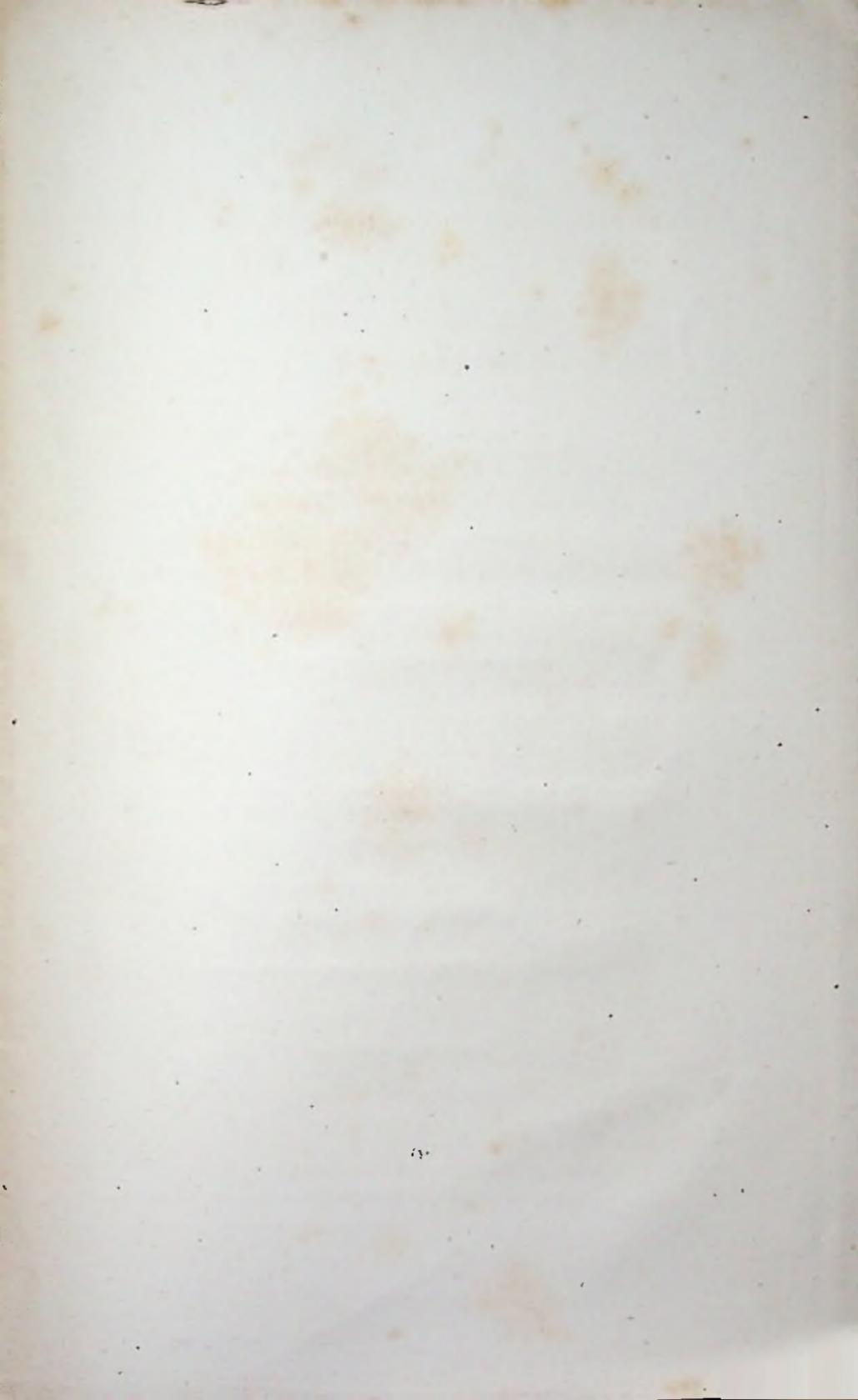
jusqu'à ce qu'elle soit devenue elle-même *un fait*. En nous laissant donc emporter par l'Idée, nous sommes *tout à fait certain* d'arriver à la Vérité. Quant à vous, emporté par le Fait, vous allez *fatalement* vous fondre dans l'Erreur.

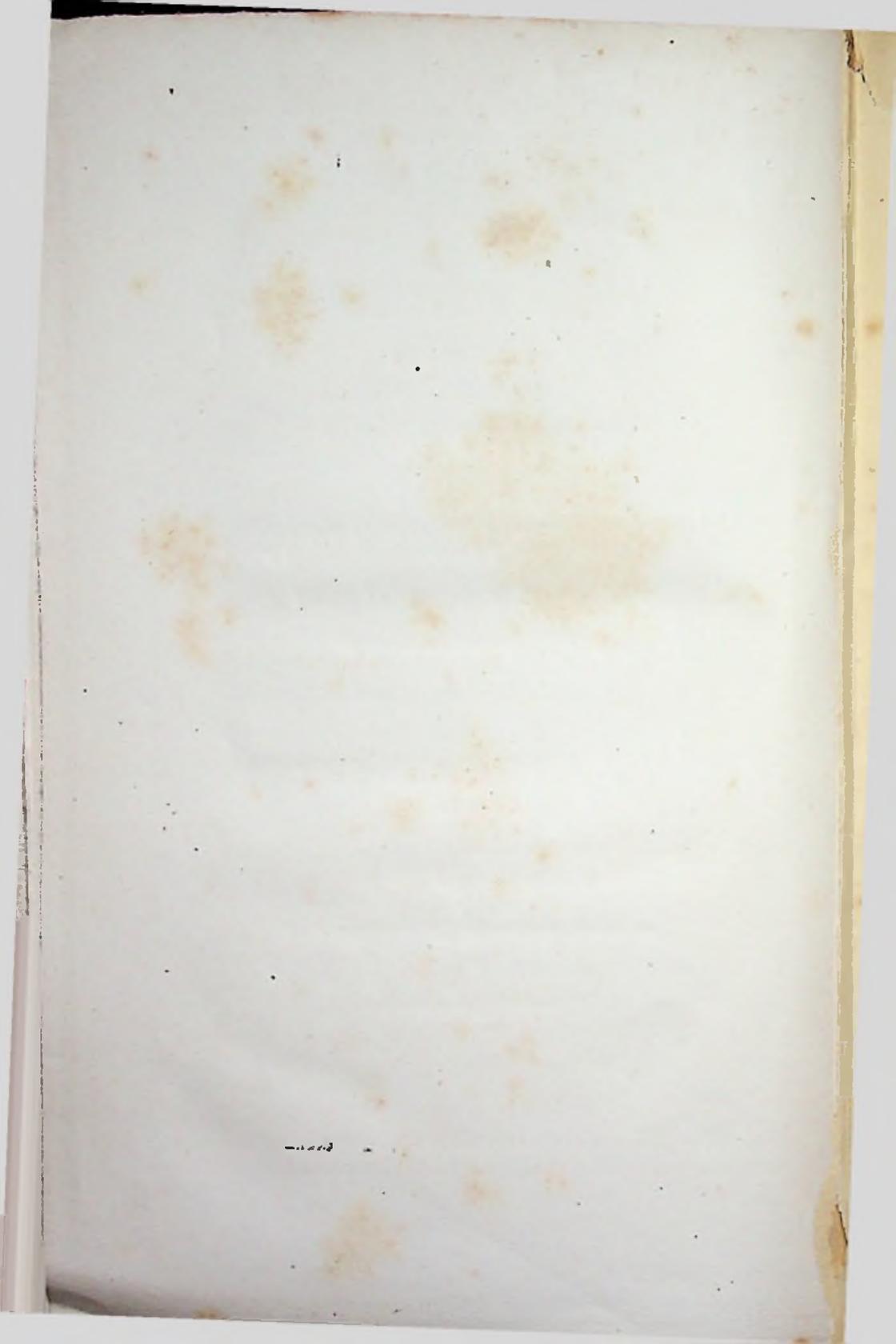
A bon entendeur, salut !

Ce qui nous intéresse le plus l'un et l'autre, en présence de cette inévitable balançoire entre l'erreur et la vérité, c'est de savoir chacun de quel côté les Dogmatistes et les Utopistes vont l'enfourcher. Ce qu'il y a de certain, c'est que la bêtise humaine, un pied sur la vérité et l'autre sur l'erreur, maintient seule encore l'équilibre. De quel côté va-t-elle tomber ?

— M. Renán, nous parions pour le vôtre. Pariez pour le nôtre, vous pourriez bien gagner. La bêtise humaine est *si bête* qu'on ne peut jamais prévoir de quel côté elle peut tomber.

FIN.





THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

PHYSICS

PHYSICS

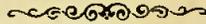
PHYSICS

PHYSICS

PHYSICS

PHYSICS

PHYSICS



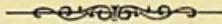
EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE
DU MÊME AUTEUR

PHILOSOPHIE MAGNÉTIQUE

RÉVOLUTIONS DU TEMPS

SYNTHÈSE DU XIX^e SIÈCLE

1 vol. grand in-18 jésus. — Prix : 3 fr.



MAGIE DU XIX^e SIÈCLE

TÉNÈBRES

1 volume grand in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50 cent.



Paris. imp. de L. TINTERLIN, rue Neuve-des-Bons-Enfants, 3.